SEPM TOP ventes
N°573, NOVEMBRE 2026

GEO

OPTIMISTE PAR NATURE



ANGOLA

AUTOUR DU PARC D'IONA, LA NATURE À L'ÉTAT BRUT

L'ÉCOSSE

GÉNÉREUSE ET FIÈRE

DE SKYE À GLAMIS
Où lochs et vallées ont forgé un art de vivre

TERROIR
Les petits producteurs de magie pure

CORNEMUSE
Une découverte des temples du «bagpipe»



AUVERGNE

LES ORGUES DE BASALTE DU MONTPELOUX

AMAZONIE

AU CŒUR DE L'ARCHIPEL BRÉSILIEN DES ANAVILHANAS

FAUNE SAUVAGE

LES PLUS BELLES PHOTOS DE L'ANNÉE

CPPAP
PM PRISMA MEDIA
L 16987 - 573 - F: 6,50 € - RD

BE : 6,9 € – CH : 11 CHF – CA : 11,95 CAD – DE : 8 € – ES : 6,9 € – GR : 6,9 € – IT : 6,9 € – LU : 7,9 € – PT : 6,9 € – NL : 7,2 € – DOM Bateau : 6,9 € – DOM Avion : 6,9 € – MA : 75 MAD – TN : 14 TND – ZONE CFA Bateau : 5 500 XAF – ZONE CFA Avion : 7 800 XAF – ZONE CFP Bateau : 1 000 XPF – ZONE CFP Avion : 2 000 XPF



Le peuple des ANAVILHANAS

↑ Arturo, 9 ans, pêche à l'arc dans le rio Negro. Il est le petit-fils de la cacique (cheffe) des Lanawa, une des communautés autochtones qui vivent au bord du fleuve.

Sur le rio Negro, en plein cœur de l'Amazonie brésilienne, s'étend l'un des plus grands archipels fluviaux de la planète. Notre reporter a découvert un univers miraculeusement préservé, où des communautés autochtonesont trouvé un refuge hospitalier .

TEXTE ET PHOTOS **FRANCK VOGEL**

Au petit matin, l'air colle déjà à la peau, telle une vapeur qui sortirait du ventre de la forêt

José Pancracio Da Silva glisse sans bruit sur le rio Cuieiras, vers un coin qu'il connaît bien, à une trentaine de minutes de pirogue de son village, Nova Esperança. Avant même de toucher son filet, il se redresse, ferme un instant les yeux… Quand José pêche, il ne se contente pas de jeter son piège à l'eau en attendant que les poissons-aiguille et les nannacaras s'y laissent prendre. Il demande d'abord, à voix basse, la permission au *dono da água*, le maître de l'eau. Quelques mots murmurés dans une langue mystérieuse, presque une prière. C'est un rituel ancestral, mais aussi un pacte : accepter de n'être ici ni propriétaire ni conquérant, seulement invité. Prendre sa part, pas plus. Il est 5 heures 30 du matin et la nuit résiste. L'air colle déjà à la peau, lourd, humide, comme une vapeur qui sortirait du ventre de la forêt. Autour de lui, les Anavilhanas, 400 îles protégées s'étendant sur 3500 kilomètres carrés au cœur de l'Amazonie brésilienne dorment encore à moitié.

Depuis la grande ville de Manaus, à 80 kilomètres en aval, il faut une bonne journée de bateau pour accéder à cet archipel fluvial, le deuxième plus grand au monde (après celui de Mariuá, à 300 kilomètres de là), en remontant le Rio Negro. Dans les eaux sombres, lisses comme un miroir, se reflètent les dernières étoiles et les premiers oiseaux. Le principal affluent de l'Amazone doit son brun mystérieux, couleur de thé très infusé, transparent à faible profondeur, aux tanins et à l'acide humique libérés par les feuilles mortes de la forêt. Cette acidité, ce manque de sédiments, ce dépouillement apparent offre un confort inespéré aux habitants des Anavilhanas, les moustiques ne prospérant pas dans ces eaux.

Singes hurleurs, aras bleus et dauphins roses

Mais le miracle de ce fleuve ne s'arrête pas là : il abrite une faune foisonnante, piranhas, étranges tortues matamata *(Chelus fimbriata)* qui ressemblent à un tas de feuilles, singes hurleurs, aras bleus, jaguars, et même les fameux botos *(Inia geoffrensis)*, les dauphins roses de l'Amazone, voisins espiègles, joueurs infatigables qui acceptent parfois de briser la frontière entre les espèces pour nager avec les hommes. Des peuples autochtones, en particulier les Barés et les Tatuyos, ont été poussés sur ces rivages par l'histoire, la nécessité ▸



↑ Le village de Nova Esperança se distingue à peine dans le labyrinthe des Anavilhanas, qui s'éveille sous un voile de brume tropicale.



CUNHAPORANGA, STAR TATUYO DES RÉSEAUX SOCIAUX

Maíra Gomez Godinho, alias Cunhaporanga («la jolie femme du village» en tatuyo), s'est fait connaître pendant la pandémie de Covid-19 en filmant le quotidien de sa communauté : peintures corporelles, artisanat, cuisine, plantes… Avec 6,5 millions d'abonnés, elle est devenue une icône de la visibilité des peuples autochtones. Le magazine *Forbes* l'a classée parmi les dix «créateurs de contenus» les plus influents du Brésil.



← La couleur sombre du rio Negro et de ses affluents (ici le rio Cuieiras) résulte des tanins et des acides humiques issus de la décomposition des matières organiques de la forêt environnante.



→ Les Baré de Nova Esperança récoltent les baies d'açai, qu'il faut aller chercher en grimpant au sommet des palmiers. Ils tirent quelques revenus de la vente de ce petit fruit amazonien, réputé dans le monde entier pour ses vertus antioxydantes.

Le rio Negro laisse parfois apparaître, à la saison sèche, des îles fantômes

de survie et le rêve d'une vie meilleure. En tee-shirt et bermuda pour certains, arborant des peintures rituelles et des coiffes de plumes traditionnelles pour d'autres, les habitants vivent au rythme de ce cours d'eau capricieux, dont le niveau, variant de 13 à 21 mètres de haut, redessine sans cesse la géographie en faisant surgir des îles fantômes à la saison sèche. Ils le voient non pas comme un obstacle, mais comme un maître dont ces communautés ont appris le langage secret.

À 64 ans, le pêcheur José Pancracio Da Silva est le cacique des Barés. Les siens vivaient jadis dans la région de São Gabriel da Cachoeira, à 800 kilomètres en amont du Rio Negro. Mais un jour, les ressources sont venues à manquer. «*Nous cherchions où vivre*, raconte-t-il. *L'eau nous a guidés.*» Il est d'abord arrivé ici en 1990 en pirogue avec sa femme, ses enfants, ses beaux-parents, et quelques rêves. Puis a fait venir les autres. Aujourd'hui, 169 personnes vivent à Nova Esperança, dans des maisons de bois ou de tôle aux toits de palmes, construites sur pilotis pour s'adapter aux variations des eaux. Le village, accessible uniquement par le fleuve, compte une école primaire bâtie en dur, où des instituteurs venus de Manaus enseignent en portugais. Nova Esperança compte aussi divers espaces communautaires et un atelier artisanal de marqueterie et de sculpture sur bois, aux motifs inspirés des créatures de la jungle, botos, pirarucus (un poisson géant de l'Amazone) et toucans finement représentés.

Un jaguar, sacré, abattu à regret

José tient à transmettre les croyances animistes des Barés, même si, bien malgré lui, son fils aîné et quelques autres membres de la communauté ont été convertis au protestantisme évangélique, comme un quart de la population du pays, par des missionnaires brésiliens et américains. Son beau-frère, lui, n'oublie pas les fondamentaux. Lindoso Da Silva Garedo, 52 ans, chasse sous les auspices du *dono da floresta*, l'esprit de la forêt. De mai à août, pour les Barés, c'est le moment de la chasse aux oiseaux, singes, pacas (de gros rongeurs), chevreuils ; le reste du temps, on pêche. Une façon de laisser à la forêt le temps de se régénérer et aux populations animales de se reconstituer. Il y a une dizaine d'années, un jaguar mâle rôdait autour du village ; les chiens se



↑ Avant de pêcher dans le rio Cuieiras, un affluent du rio Negro, José Pancracio Da Silva, le cacique de la communauté baré de Nova Esperança, demande la permission au *dono da água*, l'esprit de l'eau. Ceux qui partent chasser s'adresseront à l'esprit de la forêt.

Avant de pêcher, José, le chef des Barés, invoque l'esprit de l'eau

faisaient dévorer les uns après les autres. Face à la menace d'une attaque contre les habitants, les Barés ont longuement débattu : fallait-il abattre le fauve ? La réponse, positive, fut prise à regret : le jaguar est ici sacré. Et pour eux, la forêt n'est pas un décor immuable, mais un être vivant, un partenaire exigeant avec lequel il faut composer.

Délice de manioc

Sur une parcelle où le brûlis a enrichi la terre de cendres fertiles, Maria Arlette Garigu Costa, 77 ans, enfouit d'un geste précis les tiges de manioc à l'horizontale, les couchant dans le sol. Quelques mois plus tard, jaillira un nouvel arbuste gorgé de tubercules. Plus loin, Sonia Garrido Melo Da Silva, 56 ans, l'épouse de José, est à l'œuvre. Une fois le manioc épluché et râpé, commence l'étape décisive de la torréfaction. Debout face à la fournaise, armée d'une longue spatule en bois, elle brasse inlassablement la masse granuleuse dans une immense poêle chauffée à blanc pour que l'humidité s'évapore. C'est une chorégraphie épuisante, un corps à corps avec la chaleur pour métamorphoser la racine brute en *farofa*, une farine croustillante très appréciée au Brésil. Sonia tend une poignée encore fumante de ce délice, simple et croquant.

Trente kilomètres plus loin le long du fleuve, vivent une cinquantaine de Tatuyos, autre communauté éta-



↑ ↓ En 2015, les Barés de Nova Esperança ont dû abattre un jaguar qui rôdait autour du village et menaçait les habitants. S'ils chassent habituellement singes, oiseaux, cerfs ou petits cochons sauvages pour se nourrir, ils ne tueraient jamais sans raison ce félin. Car le jaguar, comme le boto (ci-dessous), le dauphin rose de l'Amazonie, est un animal sacré à leurs yeux.



blie dans les Anavilhanas. Leur présence ici est plus récente. Les Tatuyos, comme le reste des peuples dits «tukanos orientaux», sont traditionnellement installés dans le haut rio Negro, entre Brésil et Colombie, à un millier de kilomètres de là. Mais les ressources se raréfiant, en 2015, Hernando Prado Godinho, aujourd'hui âgé d'une cinquantaine d'années est parti avec ses proches vers l'aval du fleuve à bord de cinq pirogues et s'est établi dans l'archipel.

Les Tatuyos seraient, selon la légende, arrivés sur Terre sur le dos d'un immense serpent ancestral naviguant dans les eaux cosmiques. Une histoire qui se lit sur les motifs peints



↑ Cette tortue matamata, aux écailles rappelant des feuilles mortes, vient d'être capturée sur les rives du fleuve par les Lanawas de Maku Ita, qui vont la cuisiner.

Les Tatuyos s'interdisent d'épouser leurs semblables linguistiques

sur le visage d'Hernando, devenu le cacique Pinõ (le mot signifie «anaconda» en tatuyo). L'homme parle dix des quelque vingt langues de leur région d'origine. Et pour cause : dans la plupart des communautés du groupe culturel Tukano oriental, on se marie nécessairement avec une personne dont la langue paternelle est différente de la sienne et les clans sont donc multilingues. L'alliance se noue parfois par l'enlèvement nocturne ritualisé – avec son consentement – de l'épouse. mais n'est scellée qu'à la naissance du premier enfant. Lorsqu'un couple retourne au village maternel pour présenter son nouveau-né, ils sont accompagnés de chants et danses collectives appelés *capivaya*. Le *jurupary*, lors duquel les jeunes garçons doivent endurer sans broncher la morsure des coups de branches, acte, lui, le passage à l'âge d'homme. Pour le basculement vers la féminité (les premières règles des jeunes filles), ce sont les danses du *mawako* qui sont convoquées. Quant au *cariçu*, mélancolique, il se joue à la fin des cérémonies.

Ces rituels sur fond de flûtes de pan et de *yaruputu* (longue flûte de bois parfois sculpté), lors desquelles les participants arborent peintures rituelles et coiffes de plumes, structurent l'existence de ces communautés dont l'univers s'articule autour de l'eau, de la forêt et de leur mythologie. Dans les Anavilhanas, les Tatuyos maintiennent ces traditions. A une différence près : très petite communauté oblige, les plus jeunes élargissent peu à peu leurs horizons.

Maira «Jūgoa» Gomez Godinho, la fille aînée de Pinõ, 27 ans, a ouvert une fenêtre sur l'intimité de son peuple il y a six ans grâce à un smartphone. Alors que le monde entier se figeait lors de la crise de la Covid-19 et que les Tatuyos ne voyaient plus passer de touristes, elle a filmé leur quotidien : la pêche, l'artisanat, les rituels, la signification des peintures corporelles... La vidéo dans laquelle elle montre comment déguster une larve vivante est devenue virale. Ces fragments de vie brute diffusés sur TikTok ont captivé le Brésil, propulsant Cunhaporanga (son pseudo) première «influenceuse» autochtone du pays sur les réseaux sociaux avec 6,5 millions d'abonnés. Cette célébrité virtuelle a eu une conséquence aussi romantique qu'inattendue : Henrique Gil, étu-

RETOUR DE TERRAIN

Franck Vogel
Photojournaliste



« L'immersion dans ce décor est un choc pour tous les sens »

Pourtant habitué des grands fleuves, Gange, Mékong, Zambèze, Franck Vogel (ici en photo avec José, le chef des Barés) a été impressionné par le rio Negro. *«Depuis la berge, on n'en voit jamais l'autre côté, trop loin à l'horizon»*, dit-il. La découverte des fruits et des mets amazoniens (jus d'açai, poissons du fleuve…) l'a enchanté. *«Cette plongée dans les Anavilhanas a été un choc pour tous les sens,* raconte le photoreporter. *Mais mon tête-à-tête dans le fleuve avec deux botos joueurs, les dauphins roses de l'Amazone, restera le point d'orgue de ce reportage.»*

diant en éducation physique à Rio de Janeiro, séduit par les vidéos de la jeune femme, a tout quitté pour la rejoindre. Aujourd'hui, ils vivent ensemble au cœur de la communauté, incarnant une improbable fusion entre la métropole et la forêt.

Toutes les histoires du fleuve ne sont pas aussi idylliques… Les Lanawas, eux, sont les enfants d'une tragédie. Au début du XX^{e} siècle, deux peuples – les Cirianas et les Bahuanas – vivaient plus en amont, dans le Haut Rio Negro, région qui jouxte la frontière colombienne : Les Cirianas connaissaient les plantes médicinales et guérissaient. Les Bahuanas étaient de grands chasseurs. Mais dans les années 1920, la rougeole est arrivée, apportée par les colons. Cirianas et Bahuanas ont été décimés. Des premiers ne restait qu'un garçon, João Arino Soares, et des seconds une fille, Claudina de Souza, qui formèrent une nouvelle famille. Leurs enfants ont grandi en apprenant les traditions des deux peuples et se sont unis avec d'autres tribus de la région.

De ce deuil partagé est en train de naître un nouveau peuple nommé Lanawa, ce qui signifie «union». Ils ne sont encore que douze et c'est Binwa, 53 ans, la petite-fille de Claudina et João, qui est leur cacique. En 2010, elle a fondé une *comunidade indigena* appelée Maku Itá, qui accueille également des membres d'autres tribus, attirés par la magie des lieux et la fertilité de la terre. Binwa sait tout des vertus des plantes de la forêt et les utilise pour soigner toutes sortes de maux, comme le *quebranto*, mauvais œil qui cause mélancolie ou tristesse profonde. Après avoir froissé longuement les feuilles de *capitíu* (Siparuna guianensis), de *vinagreira* (oseille de Guinée) de la résine de *breu branco* (encens d'Amazonie) et d'autres essences encore, elle les mélange dans l'eau pour en libérer les sucs. Puis esquisse quelques pas d'une danse sacrée avant d'entreprendre un massage vigoureux du haut du corps du patient. Pour achever la purification, elle lui verse végétale sur le crâne.

Quotidien déroutant d'un autre monde, à l'abri des remous de la planète. Par chance, dans ce sanctuaire naturel, la fièvre de l'or n'a pas pris : le sol est avare en minerai. Certes, il arrive que les *speedboats* des trafiquants déchirent la nuit du rio Negro pour acheminer la cocaïne colombienne vers Manaus, mais ces deux univers restent étanches l'un à l'autre. Chez les Tatuyos, la jeune Maira, qui, partage son quotidien sur TikTok et désormais aussi Instagram, reste très attachée à ses racines, qui lui dictent le respect du fleuve, l'écoute de la forêt et la certitude que l'homme n'est propriétaire de rien. Elle et son compagnon Henrique attendent leur premier enfant et Maira a dévoilé son ventre rond aux membres de sa communauté virtuelle. Une vie nouvelle à venir sur les rives du fleuve noir, où la richesse se mesure en poissons pêchés, en enfants qui naissent et en histoires qui traversent le temps. ■

Franck Vogel



↑ Chez les Tatuyos, les moments importants de l'existence sont célébrés lors de cérémonies mêlant danses et chants rituels.

Ils nous ont aidés pour ce reportage :
L'agence Heliconia Amazonas Turismo, installée à Manaus et dirigée par deux Français, propose des circuits sur mesure au fil de l'eau, en plein cœur de l'Amazonie brésilienne. *voyage-amazonie.com*

LE POINT DE VUE DE...

ERIK ORSENNA AMOUREUX DES FLEUVES, ÉCRIVAIN ET ACADÉMICIEN, PRIX GONCOURT POUR *L'EXPOSITION COLONIALE* EN 1988, IL EST LE PRÉSIDENT D'INITIATIVES POUR L'AVENIR DES GRANDS FLEUVES (IAGF), UNE ONG INTERNATIONALE DÉDIÉE À LEUR PROTECTION.



«Nous avons tous au cœur une rivière ou un fleuve»

Depuis l'enfance, l'Amazone est mon grand rêve. Le frère de mon père, architecte et clarinettiste, s'était installé au Brésil. Il m'en parlait sans cesse. Un jour, j'ai débarqué à Manaus. J'ai regardé le fleuve géant. Je me suis plongé dans sa forêt. Et me suis promis de raconter leur histoire et celle du caoutchouc. J'ai écrit, je suis venu et revenu. Puis la mer a pris le relais. Elle m'appelait partout. J'ai navigué comme un fou, par exemple avec Isabelle Autissier, au sud du Cap Horn. Mais les fleuves attendaient leur heure. La soixantaine venue, j'ai décidé de tout arrêter pour alerter. Je suis parti pour un tour du monde. Quand *L'Avenir de l'eau* est paru, il y a près de vingt ans, on m'a félicité pour son exotisme. Mais en haussant les épaules : pourquoi nous angoisser ? Sécheresses, inondations... la France est un pays tempéré, nous ne serons jamais concernés par ces catastrophes. Alors, pour me faire entendre, j'ai repris la route, pour donner la parole à 33 fleuves du monde.

Un fleuve n'est jamais seul

L'eau est une matière, la première, la plus vitale de toutes. Nous avons tous au cœur une rivière ou un fleuve. Avec la compagnie nationale du Rhône, j'ai créé en 2015 l'ONG Initiatives pour l'avenir des grands fleuves. C'était un pari fou. Riche de maintenant dix ans d'expériences, l'IAGF (*initiativesfleuves.org*) rassemble des experts de tous les continents et de nombreuses disciplines : écologues, climatologues, agronomes, hydrologues, médecins, archéologues, urbanistes, historiens... Car un fleuve n'est jamais seul : il abreuve et alimente des hommes et des femmes, il anime les ports et les ouvre au monde, il fonde les religions, il nourrit les croyances. Aux grandes messes sur le climat, nous rappelons obstinément l'importance des fleuves, et les conséquences du réchauffement général sur eux, donc sur la vie en général dans une planète où une population, de plus en plus nombreuse, se concentre de plus en plus vite dans des villes géantes, polluées et assoiffées. Pour amplifier notre action, nous avons lancé en 2024 le label Living With Rivers. Attribué par un comité scientifique, il sélectionne, parmi des centaines de projets, les plus concrets et les plus efficients pour les fleuves en France et à travers le monde.

En novembre 2025, pendant que la COP30 tentait de sauvegarder une approche multilatérale de défis à l'évidence planétaire, nous nous sommes rendus au Brésil, à l'ouest de Manaus, en compagnie de partenaires (l'université de Manaus, l'Institut Chico Mendes de conservation de la biodiversité, l'Institut pour la recherche et le développement) pour tester un nouvel outil de diagnostic en cours de développement par notre comité scientifique : le River Pulse. Il s'agit en effet de «prendre le pouls» des cours d'eau, de vérifier leur santé. À travers un diagnostic participatif rassemblant quatre dimensions – économique, écologique, socioculturelle et gouvernance – nous donnons la voix aux riverains.

Le Rio Negro, le bras sombre de l'Amazone, nous a confié ses angoisses : sécheresse, pollutions... Pas de vie possible au bord d'un fleuve malade ! Les poissons, principale source de nourriture, se raréfient ; les pirogues s'échouent sur les bancs de sable... Mais les communautés nous ont montré leur détermination à protéger leur fleuve et leurs manières de résister. C'est cette voix dont nous sommes allés témoigner à Belém, profitant de la COP30 pour nous faire plus largement entendre. La santé de notre planète et de ses habitants repose sur le bon état des fleuves. Ils ne se portent pas bien... Mais, en se mobilisant, nous pouvons encore les sauver. ■

Erik Orsenna

« Sécheresse, pollutions... Le rio Negro nous a confié ses angoisses »

↑ À Manaus, les eaux d'encre du Rio Negro rencontrent celles, presque laiteuses, du Rio Solimões pour former l'Amazone.